

*Pour le centenaire
de la mort de Paul Verlaine*

Paroles de Verlaine

par

PIERRE LOUÏS

Pierre Louÿs a publié en 1910, dans Vers et Prose (t. XXIII, d'octobre-décembre), ce texte où, selon Gide, il « raconte avec une fidélité parfaite » le « pèlerinage à Broussais » qu'ils firent ensemble le 8 janvier 1890 — huit ans, jour pour jour, avant la mort du poète. « Le petit écrit a-t-il jamais été réimprimé ? J'en doute. Il mérite pourtant de l'être », et je n'y saurais rien ajouter » (« Trois rencontres avec Verlaine » [1942], in Feuillettes d'automne, pp. 180-1).

En 1889 j'ai quitté le lycée. J'avais le plus ardent désir de connaître... oh ! pas un seul homme de lettres, mais deux ou trois poètes : Stéphane Mallarmé, José-Maria de Heredia, Paul Verlaine.

À la seule pensée de me présenter à eux, je me sentais défaillir d'intimidation. Non pas que je fusse naturellement timide : vers la même date, je me serais bien tenu devant le maréchal Canrobert, le cardinal Langénieux ou le président Carnot. Mes dix-neuf ans ne s'éblouissaient ni des uniformes, ni des titres. Mais l'ombre de Paul Verlaine m'aurait fait rentrer sous terre.

Vingt-deux ans plus tard, j'éprouve encore les mêmes sentiments en relisant mes notes de jeunesse. Nous comprenons le génie d'un politique ou d'un savant ; nous embrassons la logique de son raisonnement. Nous ne comprendrons jamais le génie d'un poète. Le poète évolue dans le sur-

* Il l'est ici, à notre connaissance, pour la première fois.

naturel, en dehors de toute logique, et de toute critique par conséquent. Et s'il nous intimide, c'est par la vaste *terra incognita* que lui seul a explorée, dans sa pensée mystérieuse.

Pour le dire bref, je ne voulais pas aller voir Verlaine sans compagnon. Le 5 janvier, j'ai invité un de mes camarades de classe, André Gide ; le 6, j'ai reçu sa réponse, et le mercredi 8 janvier 1890, en rentrant chez moi, le soir, j'écrivais le récit de notre visite. J'avais à peine dix-neuf ans et il est inutile de dire qu'aujourd'hui je serais tenté de corriger ce récit ; mais je n'en changerai *pas un mot* : sa valeur documentaire est plus intéressante que mes scrupules d'écriture.

Le 8 janvier 1890, Verlaine demeurait à l'hôpital Broussais, rue Didot, devant les fortifications de Malakoff. À dix heures du matin, nous nous présentons.

« M. Verlaine ?

— Il n'est pas l'heure, monsieur. Revenez de 1 heure à 3.

— Est-il impossible d'entrer ? Nous demeurons très loin.

— En ce cas, attendez une demi-heure. Quand le médecin sera parti... »

Pendant une demi-heure nous flânonnons sur les fortifications. Le fond des fossés était couvert de gelée blanche à l'ombre. Au delà, des remblais, Gentilly dans la brume. De l'autre côté, la Tour Eiffel émergeait des brouillards. Avec des efforts, on pouvait donner une certaine poésie à ce paysage idiot.

Nous sommes revenus dans la rue sans maisons, et longtemps nous avons erré, moi très ému, Gide plus peut-être qu'il ne voulait le paraître. Jamais je n'oserais entrer. Et s'il y avait là d'autres jeunes ? Qui parlerait ? Que dire ? « Il y a des prunes bonnes pour la soif le long de la route de Weimar ? » Jamais, jamais je n'oserais.

Nous sommes entrés néanmoins.

Quelqu'un nous indique « le premier corridor à gauche ».

Ce corridor mène à une grande salle longue avec une rangée de lits de chaque côté. Parler au milieu de tous ces gens ! Où est-il, Lui ? Nous collons nos fronts à la porte vitrée et nous comparons à toutes les têtes les bribes de portraits qui flottent dans notre mémoire. Impossible de reconnaître...

« Il faut demander à un interne.

— Demande, répond Gide.

— Non. Toi.

— Non. C'est toi qui parles. C'est convenu.

— Pas du tout. Je parle à Verlaine ; toi, à l'interne.

Mais Gide ne voulait parler à personne, ni à Verlaine, ni à l'interne. Je ne sais qui vint à notre secours. Il fallait traverser la salle, prendre le couloir du fond. Enfin, nous trouvons une vieille infirmière qui nous dit : « Dans cette salle, monsieur. »

C'était une chambre carrée avec une seule fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin.

Vite, je tourne mon regard sur les six lits qui occupent la petite chambre. Je ne reconnais pas... Où est-il ?

« M. Verlaine ? dis-je tout bas à un garçon.

— Ici, monsieur. »

Émotion. Choc. Je m'étais fait une image du poète d'après ses œuvres et son portrait. J'avais devant moi l'homme vivant. Mon journal développe ceci plus qu'il n'est nécessaire, puis essaie un dessin assez mal écrit mais que je copie sans y rien changer :

Un visage socratique à un point inouï. Des yeux de faune, très obliques, un front énorme, une barbe inculte, longue, poussant jusque sous les yeux, mais très rare sur le menton ; voilà ce qui me frappa tout d'abord.

Puis je regardai tout autour. Quelle misère ! Sur un lit de fer, des draps grossiers et sales, et, au fond, adossé sur un oreiller presque vide, et lisant *L'Intrailsigeant*, il avait sur la tête un bonnet de coton pâle, d'où tombaient sur un gros cou des mèches droites de cheveux gris, et sur le corps une chemise en grosse toile marquée de majuscules noires : HÔPITAL BROUSSAIS. La chemise, entièrement ouverte par devant, laissait voir sa poitrine velue, grise et grasse.

Je me rappelle cette vision comme si elle datait d'hier, et bien que ce détail ne se retrouve pas dans mes notes, je puis dire que la chambre comptait trois lits à droite et trois lits à gauche de la fenêtre. Verlaine occupait, à droite, le lit du milieu.

Nous nous approchons. Il salue, ramène vivement sa chemise, rougit un peu, et nous fait enlever ses manuscrits de la chaise qui est près de son lit. Je vais prendre une autre chaise dans un coin. Nous nous asseyons, et je commence.

Il fallait bien que ce fût moi, puisque Gide ne voulait rien dire, pas même à l'infirmier.

Je m'excuse de me présenter sans être connu de lui, je lui dis que nous voulons fonder une revue littéraire et que nous venons lui demander ses conseils. Et nous causons.

Nous avons parlé un peu de la revue, beaucoup de lui.

Heureusement !

Pendant qu'il parlait, je regardais la chambre. Auprès de lui, un vieillard fiévreux se retournait dans son lit, essayant de dormir, dérangé par le bruit de nos voix. Contre le mur d'en face, trois autres fiévreux. Le lit où je posais mon chapeau était vide.

Ses manuscrits... oh ! ses manuscrits !... Des chiffons de papier ayant pour enveloppe un morceau de vieux journal. Sur sa table de nuit en sapin usé, un

verre, un flacon de vin, un broc d'étain contenant une boisson jaune pâle ; puis des lettres adressées à lui et à Lepelletier ; et des chiffons de mouchoirs.

Au-dessus de sa tête, son numéro de lit, sa pancarte :

VERLAINE Paul
homme de lettres

et sur une planche très étroite, des lettres, des feuillets, et une pile de livres brochés recouverts de papier de journal, au bas de laquelle est une Bible.

Dans l'intérieur de sa table de nuit, à l'endroit où l'on met les pots de chambre, des manuscrits encore et les épreuves de ses *Poèmes Saturniens*, en réimpression. Il nous les montre. À chaque page, des corrections au crayon ou à la plume, mais toutes les corrections, ou presque toutes, sont raturées.

Pendant que nous regardions ces épreuves, Verlaine s'est levé.

Il enfila pesamment un vieux pantalon, puis un gilet gris maculé de taches et tout effiloché, puis la robe de chambre en gros drap bleu usé des malades d'hôpital.

Et nous sortons.

Dans la cour-jardin de l'hôpital. Le long des murs où toussaient des vieillards, nous avons causé avec Verlaine jusqu'à midi dix, c'est-à-dire pendant une heure et demie environ. Voici ce que j'ai noté en rentrant chez moi :

« *Bonheur* est terminé. C'est un livre très dur, qui fera contraste avec *Parallèlement*. C'est un bonheur qui ne paraîtra pas heureux.

J'entends encore Verlaine dire ces mots-là. En 1890, il avait quarante-cinq ans ; mais cet âge moyen ne le désignait en aucune façon. Il était très vieux, déjà, par le corps, et très jeune, encore, par l'esprit. Il avait le visage d'un vieillard et l'âme d'un enfant. Il sentait cela comme nous, et lorsqu'il voulait prononcer une parole importante, il prenait une voix d'archiprêtre. Du même ton sur lequel le curé de Notre-Dame dirait : *In principio erat Verbum*, Verlaine nous révélait : « *Bonheur* sera un livre dur. » Ceux qui l'ont entendu parler me comprennent.

Il poursuivait :

« D'autre part, je continue *Parallèlement*. C'est un sujet qui me plaît. Mais tout cela est fini. Ces quatre volumes de ma dernière œuvre, *Amour, Sagesse, Parallèlement, Bonheur*, c'est ce que j'appelle ma Tétralogie...

» Du reste, je vais réunir tout cela. Je vais publier mes Œuvres complètes. Cela comprendra d'abord mes œuvres de jeunesse : *Poèmes saturniens, La Bonne Chanson, les Fêtes Galantes, les Romances sans paroles* et, d'autre part, mes quatre dernières œuvres qui se suivent.

» Quant à *Jadis et Naguère*, ce sont des raclures de tiroirs que je disperserai

dans mes autres œuvres... Sauf cependant pour les contes de la fin. J'en ferai d'autres, et je les réunirai, en un volume séparé. »

Puis un geste de découragement :

Et maintenant je ne ferai plus de vers. Je deviens gâteux. Je n'ai plus d'invention. Je ne peux plus. Et puis, j'ai assez de cette vie-là. Quand j'étais jeune et jusqu'à ces dernières années, j'avais de quoi vivre, j'avais « mon petit boursicot », comme tout le monde. Et puis, à la mort de ma mère, je me suis laissé dépouiller et je n'ai plus un sou. Avant cela, quand je n'avais pas à me préoccuper de l'argent, je ne m'étais pas imaginé que mes œuvres me rapporteraient rien, et j'avais signé avec Vanier des traités écrasants ; mais aujourd'hui, ce n'est plus ça : j'ai besoin de cela pour vivre et je ne peux pas le laisser continuer à éditer mes vers pour rien... J'ai voulu faire changer mes traités. Vanier ne veut pas. Aussi, je vais éditer mes œuvres moi-même. »

Il se découvre :

« Je me fais éditeur, messieurs ! Et ensuite, je ferai uniquement de la prose. J'essaierai d'écrire dans les journaux, dans *Le Figaro*. J'ai un petit nom ¹. »

Nous nous récrions. Si Rollinat écrit dans *Le Figaro*, il est évident que Verlaine...

« Oui. Mais je n'ai pas le nom de Rollinat... Oh ! ce Rollinat ! Comme ils l'ont lancé ! Jamais ! jamais on n'a lancé personne comme ça !... Oui, j'essaierai d'écrire dans des journaux : *Le Figaro*, le *Gil Blas*... J'avais pensé à *L'Écho de Paris*, mais je n'y ai que des ennemis. »

— Pourtant Lepelletier a fait sur vous des articles qui...

— Oh ! Lepelletier, je crois bien ! c'est mon vieil ami de collège... Mais ce sont les autres, tout le cénacle qui vient de se réunir dernièrement ². Leconte de Lisle ! cet homme-là ne peut pas me sentir. »

Nous demandons pourquoi, et Verlaine nous raconte des histoires assez embrouillées. Cela date de la guerre. En 1870, Verlaine s'est moqué de Leconte de Lisle, qui, âgé de 52 ans, ne s'enrôlait pas dans les bataillons de marche. Le vieux poète lui garde une rancune vivace. Mais Verlaine nous croit plus informés que nous ne le sommes ; et sans essayer de reproduire ce qu'il nous dit, je note simplement que le récit n'est

1. « J'ai un petit nom » : toutes ces phrases sont textuelles.

2. Quel cénacle ? dans quelle circonstance ?... Si je ne me trompe pas de date, ceci doit être une allusion au « Concours poétique de *L'Écho de Paris* », concours dont les juges étaient tous parnassiens et dont le lauréat fut Éphraïm Mikhaël.

pas clair.

Leconte de Lisle a crié récemment à un ami de Verlaine :

« Mais il ne mourra donc jamais ³ ! »

« Vous le voyez, disait Verlaine doucement. Il veut ma mort. »

Puis, reprenant contre lui-même la voix de Leconte de Lisle :

« Et quels vers ! Du charabia ! On n'y comprend rien ! »

Et avec un soupir de lassitude :

« Enfin, il m'a en horreur... Et Mendès aussi... Comme il a peu d'originalité, ce Mendès !... Coppée, dont on dit tant de mal, en a plus que lui. Il n'a pu faire que des pastiches. Mais de très bien ! Du Victor Hugo beaucoup mieux ! et du Leconte de Lisle bien supérieur ! »

Après plus de vingt ans écoulés, j'entends encore Verlaine dire avec toute sa conviction : « Du Victor Hugo beaucoup mieux ! et du Leconte de Lisle bien supérieur ! »

Ici, nous lui parlons des « décadents » comme on disait alors, et en particulier de René Ghil pour qui j'ai toujours eu une réelle admiration ; mais Verlaine n'était pas décadent le moins du monde.

« Ghil, il prend une phrase déjà obscure, et puis il la retourne. Moi, je ne comprends rien à ce style-là. C'est tout à fait *Belle Marquise, vos beaux yeux, etc.* Je lui ai même dit cela une fois. Je l'ai comparé au Maître de Philosophie du *Bourgeois Gentilhomme*. Mais il s'est piqué. C'est qu'il est très sincère. Aussi, depuis, il ne me sert plus sa revue. Je n'entends plus parler de lui, et nous sommes presque brouillés... [Se reprenant.] Brouilles... entendons-nous ! autant qu'on peut l'être en littérature. [Verlaine disait cela d'un ton qui signifiait : Entre poètes, on ne se brouille pas.] Il continue à écrire et cela m'ennuie qu'il ne change pas de genre parce que c'est un esprit charmant. Et quels jolis titres il trouve ! *Le Meilleur Devenir ! Le Geste Ingénu !* »

Verlaine s'arrête, ouvre les bras, sourit :

« *Le Geste Ingénu* !... C'est adorable ! »

Puis, avançant nos questions :

« Il n'est pas le seul, d'ailleurs, à avoir du talent ! Henri de Régnier ! Francis Vielé-Griffin ! et surtout Mallarmé, le chef d'eux tous ! Mallarmé est un esprit charmant. »

« Esprit charmant ». C'était, dans la bouche de Verlaine, la formule

3. Phrase authentique assurément. Elle est bien du style parlé de Leconte de Lisle.

de la sympathie littéraire. Il le disait de Mallarmé. Il l'avait dit de René Ghil, et quelques minutes plus tard, parlant d'Anatole France, il répétait du même ton : « C'est mon ami. C'est un esprit charmant. »

La conversation reprit sur le sujet de la nouvelle école :

« Ils me trouvent arriéré aujourd'hui, disait-il. Je reçois tous les jours la visite de jeunes gens qui me demandent pourquoi je ne fais pas de vers de quatorze, seize ou dix-huit syllabes. Mais pourquoi ? Au delà de treize syllabes, les vers ne se tiennent plus. Je trouve qu'on peut tout faire tenir dans l'alexandrin et que c'est bien assez de l'avoir disloqué comme je l'ai fait. — Ainsi, regardez : dans *Bonheur*, il y a un vers où j'ai fait entrer le mot trans-sub-stan-ti-a-ti-on. Et bien, il ne s'agit pas de le mettre au hasard ! Il faut l'essayer à tous les endroits du vers. Il y a là comme un travail de menuiserie, de charcuterie plutôt. Il faut arrondir le vers comme un boudin.

Ici, Gide se hasarde à poser une question : que pense Verlaine de l'article que lui a consacré Maurice Spronck dans ses *Artistes Littéraires* publiés il y a trois mois ? Mais Verlaine vivait dans une simple ignorance de tout ce qu'on écrivait sur lui. Il n'avait même pas entendu parler du volume. Gide, comme par hasard, le tenait dans sa poche. Il le lui tend. Verlaine lit.

« Oh ! beaucoup trop aimable ! disait-il sans cesse. Beaucoup trop ! »

Puis, comme Gide lui montrait, dans le livre de Spronck, le sonnet fameux des *Voyelles*, Verlaine proteste :

« Moi qui ai connu Rimbaud, je sais qu'il se foutait pas mal si A était rouge ou vert. Il le voyait comme ça, mais c'est tout. Du reste, il faut bien un peu de fumisterie. C'est toujours l'histoire de Villon, disant :

Mais où est ce bon roy d'Espagne

Duquel je ne sçay pas le nom ?

En achevant de copier ces notes, j'ai peine à comprendre comment je n'y retrouve pas un fragment de dialogue qui est resté gravé dans ma mémoire et dont je me souviens comme s'il datait d'hier.

J'ai posé à Verlaine la question insupportable par laquelle les jeunes admirateurs tourmentent les poètes célèbres :

« De tout ce que vous avez écrit, que préférez-vous ? »

Verlaine a eu d'abord une expression de surprise ; puis de réflexion. Il m'a regardé. J'ai senti que ce regard voulait dire : « Vous ne comprendrez pas pourquoi. Moi, je sais pourquoi. » Et il a répondu, les yeux dans les yeux :

« Les deux chansons de *La Bonne Chanson*⁴.

— Mais laquelle des deux ? La première, n'est-ce pas ? »

Il n'hésitait plus. Il souriait. Son sourire signifiait sans doute :

« Vous avez vingt ans. J'ai cent ans ! »

Et il a dit en secouant la tête :

« Non. La seconde. *La Lune blanche*... »

4. Petites pièces que Verlaine avait écrites pour sa fiancée pendant la seule année heureuse de sa vie.